

A dramatic landscape photograph featuring a man in a dark suit standing in shallow water, viewed from behind. He holds a large, dark umbrella over his head. The sky is filled with dark, heavy clouds, with bright sunlight breaking through on the left, creating a strong reflection on the water's surface. Several bright, jagged lightning bolts are visible in the sky, one particularly prominent bolt striking down towards the horizon. The overall mood is contemplative and powerful.

Pierre-Alain Benoit

# Bélître

Pierre-Alain Benoit

Bélître

© Pierre-Alain Benoit, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5719-7

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# VOYAGE

*Un jour, tu as su enfin ce que tu devais faire, et tu t'es lancé,  
malgré les voix autour de toi qui continuaient à crier leurs mauvais conseils,  
malgré toute la maison qui s'est mise à trembler  
et tu as senti la vieille corde à tes chevilles.*

*« Répare ma vie ! » criait chaque voix.  
Mais tu ne t'es pas arrêté. Tu savais ce que tu devais faire,  
malgré le vent qui arrachait de ses doigts raides  
les fondations elles-mêmes, malgré leur mélancolie, terrible.*

*Il était déjà bien tard, la nuit était agitée  
et la route couverte de branches, cassées et de pierres.  
Mais peu à peu, tandis que tu laissais leurs voix derrière toi,  
les étoiles se sont mises à brûler à travers les couches de nuages*

*Et une nouvelle voix, que lentement  
tu as reconnu comme la tienne, est venue te tenir compagnie  
tandis que tu avançais de plus en plus loin dans le monde,  
déterminé à faire la seule chose que tu pouvais faire,  
déterminé à sauver la seule vie que tu pouvais sauver*

**Mary Oliver**

## Ile Maurice, 31 mars 1996

« Votre compte présente un solde créditeur d'un million six cent vingt-cinq mille sept cent cinquante-trois francs et cinquante centimes ». La voix automatisée et métallique de mon serveur bancaire me pétrifie. Je réécoute : Votre compte présente un solde créditeur d'un million six cent vingt-cinq mille sept cent cinquante-trois francs et cinquante centimes. Le combiné glisse de mes mains. J'ai froid, terriblement froid. Je sors de mon corps, ma tête tourne, je n'arrive plus à déglutir, un grand silence s'installe dans ma tête, des lumières blanches m'aveuglent. Du coin de l'œil, je capte un flash du frigo vide de mon enfance. Et je m'effondre.

— Monsieur, monsieur Salvio, ça va ?

Mes yeux entrouverts se posent sur celui que j'identifie comme notre roomboy, arc-bouté sur moi, tandis que la main d'Isabelle me soutient la tête.

— Oh mon chéri, t'as fait un malaise ? T'as mal à la poitrine ? C'est encore un coup de stress ?

Je me force à sourire. Je regarde mes deux sauveteurs apeurés et je jette un coup d'œil sur notre suite mauricienne. Je reconnais nos lunettes de soleil posées sur la table, le logo de la biche symbole de l'hôtel où nous passons notre lune de miel, notre jacuzzi privatif, je reconnais tout et pourtant tout me semble différent. J'ai le sentiment que tout est normal, logique, que tout pourrait m'appartenir si je le souhaite. L'énorme boule au ventre que je traîne depuis toujours n'a pas disparu, j'ai envie de hurler de joie, mais quelque chose me retient. Un million six cent vingt-cinq mille sept cent cinquante-trois francs et cinquante centimes. Ce nombre tourne en boucle dans mon esprit, je n'arrive pas à réfléchir, à me détacher. Je ne ressens rien à part les deux paires d'yeux médusés qui m'observent. Je me relève avec peine en m'appuyant sur Isabelle.

Malgré mes jambes qui vacillent je me sens léger et pourtant mes épaules sont lestées d'un poids nouveau. Le secret de l'argent. J'en ai toujours cruellement manqué et je sens déjà confusément qu'en avoir pourrait m'abîmer. Je ne le sais pas encore, mais je viens de basculer dans une autre dimension.

Je m'appelle Gabriel Salvio, j'ai 25 ans.

**Caudéran, 15 Mai 1970**

Aujourd'hui, je suis né. La maternité de la Clinique privée dans laquelle, d'après mamie il faut absolument accoucher, peine à gérer l'afflux de nouveau-nés. Pourtant, le jour de ma naissance, j'ai failli mourir, déjà. Peu enclin à affronter le monde, je suis en travers, je dérange, j'inquiète. On s'agite, on court, on cherche des forceps, on m'arrache à mon habitat naturel. L'indélicatesse des brutes qui me sauvent de l'asphyxie va me suivre toute ma vie. Ils atrophiaient mon nerf optique gauche, me rendent à moitié aveugle pour l'intégralité de mon existence.

Mais, en ce jour béni, l'heure est à la joie et au soulagement. Le nombre de mes chromosomes tombe juste, j'ai deux yeux, deux oreilles, deux bras, deux jambes, deux pieds, dix doigts, dix doigts de pied, et un pénis. Un peu tordu, mais un pénis quand même. J'entre dans la catégorie des êtres présumés normaux.

Jean-Lou, mon père, est soulagé. Les coups de pied qu'il a administrés à maman pendant la grossesse n'ont pas laissé de trace visible sur le corps de son fils, ce fils dont il ne veut pas. Sa mère, Marie, ma mamie, irradie de bonheur. Ce jour accomplit le miracle de son combat de toujours, l'image de la famille parfaite. Elle dissimule sa déception de ne pas avoir une petite-fille, elle avisera plus tard. Louis, mon papi, range sa pipe en cachette. Ses poumons le brûlent, mais il ne peut s'empêcher de fumer pour oublier. Il sait ce qui m'attend. Ou plutôt il croit savoir.

Maman me tient sur son sein. Elle puise sa force dans le combat, elle survit aux turpitudes de la vie, elle crée des drames pour devoir se battre. Mais aujourd'hui elle sourit. Les draps sentent la sueur et la lavande, la douleur de l'accouchement se dissipe, la peur d'avoir un enfant trisomique s'est envolée, elle ferme les yeux enfin. Ce petit être, moi, lui donne l'espoir d'une nouvelle réalité.



**21 Juin 1976**

Je suis encore vivant. Mes parents se cognent fort dessus, ça hurle, et parfois moi aussi je prends des coups. Depuis peu, je ne sais pas pourquoi il y a des grands papiers jaunes sur les murs de la maison. Papa et maman se disputent beaucoup à cause des sous je crois. Je leur ai donné ma tirelire entière pour les aider à payer leurs dettes, mais il y a toujours les papiers jaunes. Les voisins me regardent avec pitié et inquiétude. J'ai honte d'avoir des parents qui se battent. Hier, j'en ai eu marre d'entendre crier dans la maison. Je me suis mis dans le jardin pour regarder les mimosas et les coccinelles. Je crois pas qu'il y a un monsieur barbu qui me protège dans le ciel. Papi dit qu'il existe pas, mais j'adore ses « bêtes a bon dieu » comme dit mamie. Je me bouche les oreilles pour pas entendre les coups. Papa et maman se tapent comme toujours. Ils vont encore casser des miroirs et renverser des meubles. Papa crie très fort, maman aussi.

Aujourd'hui j'ai mal au ventre comme les jours où je reçois des coups. J'avais rien fait, je sais même pas pourquoi maman m'a tapé. Mais j'ai trop mal, je dois me sauver. Alors, je pousse le portail et je cours je cours, je cours. Je veux aller retrouver mon papi. Ça fait un bon moment que je cours, et tout d'un coup, une main se pose sur mon épaule. Je reconnais notre facteur, monsieur Lagurgue. Il me fait toujours rire avec son accent.

— Eh pitchounette , tu vas où comme une gallinette sans tête ?

Quand il voit mes larmes, il me reconnaît, son sourire se fige. Je suis habillé comme une fille, puisque c'est mamie qui me paye mes vêtements. Mamie dit à maman qu'il faut pas qu'elle me coupe les cheveux trop souvent. J'ai plein de boucles blondes autour de ma tête. Des fois, à cause de ça, je me fais taper à l'école, alors je pense aux coccinelles. Monsieur Lagurgue me prend par la main. On marche en silence vers chez moi. Au portail, il y a maman. Elle me regarde rassurée et désespérée. Elle tremble de rage et de peur. Son visage gonflé atténue les reproches de monsieur Lagurgue. Il sait. Il dévisage mon père et son arcade sourcilière ensanglantée.

— Soit vous trouvez une solution tout de suite et vous confiez le pitchoune à des gens normaux, soit je vous dénonce, et vous allez le regretter.

Ce jour marque le début de l'un des étés les plus chauds du vingtième siècle. C'est le jour où mes parents ont abandonné. M'ont abandonné. L'école est finie, et je vais aller passer l'été avec mes grands-parents en Dordogne à la campagne, loin des miroirs brisés, des murs jaunes de la maison, et des facteurs

bienveillants.



## 2 Septembre 1976

La sueur dégouline sur le front de mon papi Louis. Il est 10 heures et le soleil tape déjà dur sur nos têtes et sur le potager. L'air est sec, le souffle court, l'effort conséquent. Les muscles toujours saillants de mon papi l'aident à enfoncer la charrue plus profond encore. Il souffre et pourtant il sourit. Il rayonne même. Il m'a appris à semer, à planter, récolter. J'adore mettre mes pas dans les siens. J'adore notre motoculteur dont je connais tous les secrets. À la fin de ce dernier sillon, il coupe le contact du moteur. Comme tous les matins, au même moment, il me saisit, me soulève à bout de bras, et me murmure dans un souffle : « *allez viens* ».

Je sais parfaitement où on va. Sur le petit perron blanc, juste à droite de la petite cambuse sous les marches, d'où il extrait nos trois trésors : le pâté, le pain et le vin. On tartine avec nos mains sales, et on engloutit notre sandwich de fortune. Il se sert un petit verre de vin pour terminer ce festin. Avec son mouchoir, il essuie mon petit doigt. Son sourire et son regard m'encouragent. Je trempe le petit doigt dans le nectar. Il allume sa pipe. Je ne sais pas lequel des deux est le plus heureux.

Je le regarde. Je me demande pourquoi il boit, pourquoi il fume, pourquoi il aime autant être dehors dans son jardin. Je crois qu'il évite mamie. Elle cherche à lui donner des ordres, à commander. Alors, il fait comme moi. Il fuit. Il me parle quelquefois de ses fils Jean-Lou et Gérard, mon père et mon oncle. Il a souvent les yeux mouillés papi quand il parle d'eux. Il pense qu'ils ont un côté un peu « génie », mais qu'ils se trompent sur des choses importantes. Je crois qu'il est déçu. D'après papi, mon papa avait les capacités de devenir un brillant chirurgien, mais il a tout plaqué pour devenir photographe. Et papi dit que papa devrait être plus à la maison la nuit. Je crois que Gerard aussi il sort trop la nuit. Papi et mamie se disputent souvent au sujet de Gérard, mon oncle. J'ai compris qu'il est dans une super école à Paris qui s'appelle les Beaux-Arts. Mais quand papi et mamie se disputent, j'entends des mots inconnus comme « *luxure, homosexuel, dépravé* ». Papi souffre à cause d'eux, mais je sais qu'il les aime et qu'il les aide. Des fois, on poste des enveloppes avec des sous dedans. Il me fait « chut » quand il les envoie, parce qu'il faut qu'on le fasse en secret. En secret de mamie, qui veut toujours croire que ses enfants sont parfaits.

Ce soir, je n'arrête pas de pleurer. Je déteste aujourd'hui. Aujourd'hui c'est le 2 Septembre 1976. Ce matin, j'ai touché avec mon petit doigt quelque chose de

beau, de simple et ça m'a rendu très heureux. Et ce soir on m'a expliqué que demain on ne fêterait pas l'anniversaire de papi. On m'a dit que papi était parti au ciel et que je ne le reverrais plus jamais. Mais que quand même il y aura une cérémonie après-demain pour lui dire au revoir.

Monsieur le curé parle de mon papi. Louis Emmanuel SALVIO. Né le 3 septembre 1920, enfant de l'Assistance Publique, Héros de la Résistance, époux de Marie Grafeille, père de deux enfants, receveur principal des PTT de la Gironde, homme fort, bon et loyal. Je ne comprends pas ce qui se passe. Je suis planté devant le trou du caveau familial. Il pleut et j'ai très froid aux pieds. Quatre messieurs habillés tout en noir mettent le cercueil dans le trou sous des pelletées de terre humide. Je pleure. Je ne comprends pas comment papi il est sous la terre et au ciel en même temps. Je crois qu'il m'a abandonné contre son gré. On sort du cimetière. On décide en trois minutes que c'est mieux que je reste avec mamie pendant quelques temps. Papa et maman sont pressés, ils m'embrassent un peu, et partent dans notre SIMCA 2000. Bleue.

Bleu comme le ciel de ces cinq années. Je suis le roi de ma petite école de campagne. Le matin, Mr Eclancher fait des leçons : maths le lundi, géographie et histoire le mardi, dictée et lecture le mercredi, dessin le jeudi, et on fait un peu de tout le vendredi matin. Et tous les après-midis, on vit dehors. Soit on fait du sport, soit on découvre la nature. J'apprends les fleurs, les fruits, les champignons, les noms des oiseaux et des insectes. Ici, elles sont plus belles les coccinelles.

Je me fais des copains, Frédéric, Michel et Thierry. On joue au foot, on joue dans les champs, on joue à la ferme. On court après les poules, on traye les vaches, on joue au vétérinaire. Tous les jours, quand je rentre de l'école, mamie m'a préparé une surprise. Des fois, elle me fait des gâteaux ou des glaces, et même quelquefois des crêpes. J'ai tout ici. Avec mon vélo de course, je fais le tour du village, c'est mon Tour de France à moi. Avec mes Lego, je construis des villes et des histoires.

Le jour de mes huit ans, mamie a même acheté la télévision en couleurs. Y a des héros magiques comme Goldorak et Tom Sawyer, et des super champions du tennis comme Bjorn Borg et Chris Evert. Y a des chanteurs aussi comme Johnny Hallyday et Michel Sardou. Et puis le samedi soir, je rate jamais TeleFoot. Je lis des bandes dessinées et des livres aussi. Mickey, Tintin, Le Club des Cinq et Fantômette, je les suis partout dans leurs aventures. Fantômette, c'est ma préférée. Elle est maline, elle est mignonne, et à la fin, c'est toujours elle qui